

Shana Keers

MAD

Crush

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4372-1

© Shana Keers

Crédits photos :

* couverture : Depositphotos | latti (83754214) / Pakhnyushchyy (80467458) / AntonMatyukha (19323358)

* Vecteurs mise en page : Depositphotos | inspiring.vector.gmail.com (152545698)
Pixabay | mohamed_hassan (2402966) / Clker-Free-Vector-Images (312318)

Design couverture : Nathalie Machado

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Avertissement : cette œuvre comporte des scènes érotiques dépeintes dans un langage adulte. Elle vise un public averti et ne convient donc pas aux mineurs. L'auteure décline toute responsabilité dans le cas où cette histoire serait lue par un public trop jeune.

BIOGRAPHIE

Shana Keers est née en 1971 dans un village du Limousin. Avec des parents libraires, elle grandit entourée de livres et très vite, elle se passionne pour la lecture, mais ce n'est que tardivement qu'elle ressent l'envie de coucher sur papier les scénarios qui trottent dans sa tête.

En premier lieu, elle propose ses histoires sur la plateforme Wattpad. Puis repérée par une maison d'édition, elle se lance dans l'aventure.

C'est une révélation et les lecteurs sont au rendez-vous.

Après près de deux ans dans l'édition traditionnelle et deux sagas publiées (*LIVE TO LOVE* et *IMMORALITÉ*), elle choisit de se lancer, seule, dans l'autopublication de ses ouvrages et la réédition de ses premiers romans.

Aujourd'hui, elle vit toujours à la campagne et se consacre à temps plein à sa passion, entourée de son mari, de ses trois enfants et d'une ribambelle d'animaux domestiques.

Tous les liens pour contacter l'auteure sont indiqués à la fin de l'ouvrage.

A stylized, cursive signature of the author's name, 'Shana Keers', written in black ink. The 'S' is large and loops around the 'h', and the 'K' is also large and loops around the 'eers'.

Chapitre 1



Swann

Tout le monde rêve de ses prochaines vacances et en arrive même à compter les jours, voire les heures, à mesure que le moment tant attendu se rapproche. Tout le monde, sauf moi. Je suis un spécimen à part, une espèce en voie d'extinction qui refuse d'imaginer à quoi pourraient ressembler quelques jours de repos.

Depuis que j'ai prêté serment, c'est-à-dire depuis trois ans, j'ai usé de tous les stratagèmes pour éviter ces congés tant redoutés : plaidoiries en remplacement d'un confrère, surcharge de travail, retard dans l'avancée de mes conclusions... Bref, que mes excuses soient crédibles ou non, j'ai réussi à les faire avaler à ma patronne, maître Marie-Annick Julien, grande avocate au barreau de Paris, réputée pour ses succès dans plusieurs dossiers sensibles, et accessoirement... ma mère. Être sa fille est une fierté. Je rêve de lui ressembler, c'est-à-dire d'être une femme forte, indépendante et respectée. En plus, je ne peux pas nier

que ce statut me donne de nombreux avantages... enfin, jusqu'à ces derniers jours, ou plutôt, jusqu'à ce qu'elle me mette en congés forcés.

D'après elle, je devais me reposer. Elle a mis l'accent sur mon teint blafard et mon humeur massacrant. Puis elle a aussi invoqué la législation qui interdit à tout salarié, sauf exception, de cumuler des jours de repos sur une très longue durée. Bien sûr, déformation professionnelle oblige, j'ai tenté de défendre ma cause. Seulement, devant ma résistance, elle m'a posé un ultimatum qui m'a laissée sans voix : soit j'acceptais de lever le pied, soit elle me refilait toutes les affaires civiles que je refusais de traiter, telles que les problèmes locatifs ou commerciaux, ou encore les divorces et les mises sous tutelle. En gros, une partie de mes avantages risquaient de disparaître. Alors, sachant qu'elle était capable de mettre sa menace à exécution, j'ai cédé et accepté ces vacances. J'ai beau avoir vingt-sept ans, un caractère bien trempé et une sacrée répartie, je ne fais pas le poids face à ma mère. Les plaidoiries sont beaucoup plus simples au tribunal que face à elle.

— Bon sang !

Debout derrière mon bureau, je râle toute seule en fourrant ma sacoche en cuir dans le bas de mon armoire métallique. Je lisse ma robe de plaidoirie accrochée sur un cintre et, le regard aiguisé, je vérifie encore une fois que tout est en place sur les rayonnages avant de claquer violemment les battants.

Trois semaines d'exclusion pour ne pas risquer d'être plongée dans le Code civil à longueur de journée me paraissent être le bout du monde. Je me demande si je vais réussir à me détendre sans penser dossiers et audiences à venir. Pourtant,

même si je n'aime pas le reconnaître, ma mère n'a pas tout à fait tort. Je ne sais plus à quoi ressemble une vraie nuit de sommeil depuis des mois, certaines affaires complexes s'immisçant dans ma tête au point de m'empêcher de dormir. Même le week-end, je me lève de bonne heure ! Le samedi, je me défoule dans la salle de sport au bout de ma rue et, le dimanche, je pars faire un long jogging matinal avec mon amie Isabella avant, bien sûr, de replonger le nez dans mes dossiers. Mon truc à moi, c'est le pénal, les trafics de stupéfiants, mœurs et violences diverses. Les droits de visite des enfants, les pensions alimentaires, paiement de sommes et autres problèmes de droit commun, très peu pour moi.

— Je vais y arriver !

Encore une fois, je grogne, puis je mets fin à mon interminable analyse dans un profond soupir mêlant impuissance, agacement et une pointe de détermination. Isabella a promis de me distraire pendant toute la durée de mes congés, je dois lui faire confiance.

J'attrape mon téléphone dans mon sac à mes pieds, elle vient de m'envoyer un SMS :

[Je suis garée, je t'attends]

[J'en ai pour 5 min, j'arrive.

Je suis pressée de savoir ce que tu as prévu]

Évidemment, je mens, mais comme les trois semaines à venir ne vont être qu'une succession de faux semblants, autant commencer maintenant.

[Génial ! Je suis dans les starting-blocks.
On va s'éclater]

Je force un sourire devant l'écran de mon mobile. Je m'entraîne à montrer de l'enthousiasme, car si admettre devoir déléguer mon travail à un confrère me rend malade, m'en remettre à Zaz pour me trouver des occupations m'inquiète tout autant. Il y a des semaines qu'elle m'incite à faire une pause, elle aussi. Elle m'assure d'être en mesure de me faire tout oublier le moment venu. Seulement, elle me connaît. Elle sait que j'ai besoin de rester active. Alors, si ce soir elle a sans doute prévu un dîner au restaurant, je me demande ce qu'elle envisage dans les jours à venir pour être aussi sûre d'elle. Bref ! Chaque chose en son temps, j'ai encore un détail à régler.

Je saisis une feuille et un stylo sur mon bureau.

« Christine, les dossiers en cours sont rangés sur l'étagère et classés par ordre d'urgence. Des conclusions sont enregistrées sur mon dictaphone, ainsi que plusieurs significations. Pensez à appeler le greffe pour obtenir la confirmation des dates d'audience listées sur l'enregistrement... »

Je marque un temps d'arrêt. J'aurais voulu lui préciser de me donner un compte-rendu quotidien, afin de ne pas couper le cordon pendant trois longues semaines, mais je suis persuadée que la big boss a donné des consignes le lui interdisant, et ma secrétaire est bien trop sympathique pour que je lui crée des ennuis. Résignée, je continue d'écrire :

« Si vous avez des questions importantes, adressez-vous à ma mère. Pour les affaires courantes, maître Fauvas saura vous guider... »

Rien à faire, c'est plus fort que moi :

« En dernier recours, vous savez que vous pouvez me joindre par téléphone.

Maître Swann Julien. »

Consciencieusement, je range le stylo dans un tiroir pour faire disparaître toute trace de désordre et, le papier entre les mains, je quitte la pièce sans m'empêcher d'aligner au passage les trois sièges réservés à ma clientèle.

Ça va le faire ! Après tout, Christine m'a toujours prouvé son efficacité. Il n'y a pas de raison que ça se passe mal.

Je pénètre dans le bureau d'à-côté et dépose la note en évidence sur le clavier de ma secrétaire. Puis je vérifie ma tenue d'un coup d'œil et défroisse un pli invisible sur ma cuisse avant de sortir de la pièce. Aujourd'hui, j'ai fait une exception, j'ai troqué mon éternel tailleur-pantalon contre la seule robe de mon dressing. Fluide et légèrement décolletée sur le devant, elle reste sobre et assez longue pour cacher mes genoux. À défaut d'avoir eu le dessus sur ma mère, je vais clouer le bec à mon amie qui me reproche de ne porter que des vêtements austères. Elle ne va pas en croire ses yeux. Fière de moi, je presse le pas dans le couloir, quand une voix derrière moi me fait sursauter.

— Tu n'es pas encore partie ?

Lentement, je pivote et relève la tête jusqu'à croiser les grands yeux noirs de mon confrère, Luc Fauvas. Planté à quelques mètres, il m'observe, le sourire aux lèvres.

Que fait-il encore ici ? Il est presque 19 h !

— Il semblerait que non ! Mais, je constate que toi non plus.

Je réponds sur le ton de la plaisanterie pour ne pas montrer mon étonnement. Luc est un avocat consciencieux. Cependant, il ne s'attarde jamais au cabinet au-delà de 18 heures. Et encore !

— J'étais au téléphone, je n'ai pas vu le temps passer.

— Et moi, je tenais à ce que tout soit en ordre avant de partir. J'ai laissé des instructions écrites à Christine.

— Tout était déjà au point, Swann. Nous avons discuté des derniers détails ce matin.

— Je ne tolère pas l'à-peu-près. C'est comme ça.

— Effectivement ! m'interrompt-il, moqueur. Maître Julien et son éternel souci de la perfection.

Je me retiens de lever les yeux au ciel. Je ne lui demande pas d'approuver ma maniaquerie, et encore moins de me juger.

— Maître Julien n'existe plus pendant trois semaines. Il paraît que les vacances sont synonymes de détente, alors je vais faire comme les autres et me laisser aller.

Disons plutôt que je vais tenter de le faire, afin de prouver à ma mère que ses inquiétudes ne sont pas fondées.

— Waouh ! La grande Swann Julien envie le commun des mortels ?

Luc part d'un rire franc et j'ai un mal fou à garder mon calme. Il a beau être un homme gentil et bien élevé, ce soir, je manque d'humour pour rester aimable s'il continue sur sa lancée.

— Je ne suis pas différente des autres femmes. Enfin... j'ose l'espérer. Je travaille simplement dur pour réussir.

— C'est tout à ton honneur.

Je souffle fort par le nez pour qu'il n'aille pas plus loin dans son commentaire ironique. Une fois ou deux, nous avons discuté de mon statut de salariée dans le cabinet. Il ne comprend pas comment je peux l'admettre si facilement et pourquoi je n'ai pas insisté auprès de ma mère pour m'associer avec elle. À ma place, il l'aurait fait. À ma place, il l'aurait mauvaise. Je sais tout ça, zut !

— Eh bien, la question est close dans ce cas. Ce n'est pas un crime de donner le meilleur de soi-même à ce que je sais ?

J'essaie de faire de mon mieux pour ne pas être trop tranchante et ne pas vexer celui qui, je ne l'oublie pas, doit me remplacer pendant mon absence. Apparemment, le résultat est plutôt bon, puisqu'il continue à sourire.

— La ténacité est une qualité, admet-il, le regard vissé sur ma poitrine. Et ce n'est pas la seule que tu possèdes. Crois-moi.

— Si tu fais référence à ma robe, je t'arrête tout de suite. C'est exceptionnel, je n'ai pas l'intention de changer mes habitudes au bureau.

— Dommage.

Il fixe toujours mon décolleté. Mon cerveau se met à carburer plus vite que d'ordinaire et je n'aime pas du tout l'analyse qui en ressort.

Incroyable ! Toute l'année, je m'efforce de garder mes distances avec mes collègues masculins. Je ne porte que des tenues strictes. Je ne rentre dans aucune discussion graveleuse,

afin de ne leur laisser aucune ouverture. Et il suffit d'une fois, d'une seule fois, pour réduire mes efforts à néant.

Je sais depuis longtemps que les neurones d'un homme fonctionnent en collaboration étroite avec son entrejambe et, de toute évidence, ceux de Luc ne font pas exception.

— Je ne suis pas ici pour plaire à qui que ce soit, mais pour travailler, tranché-je. J'espère que c'est clair ?

Je l'examine de haut en bas pour déceler le moindre détail qui contredirait mon raisonnement. Ses yeux pétillent et semblent finalement plus malicieux que lubriques. Ses mains sont enfoncées dans les poches de son pantalon et aucune bosse suspecte n'est apparente entre ses jambes.

Seigneur ! Qu'est-ce qui me prend de vérifier ce point-là ?

— Tu es vexée parce que je viens de te faire un compliment ? Normalement, une femme aime être flattée.

Je fronce les sourcils de plus en plus et finis par tourner les talons.

— Une femme, peut-être ! Moi, non !

Est-ce que je suis vexée ? Pas vraiment. Je me demande plutôt pourquoi je suis encore dans ce couloir alors que l'heure tourne. Je vais être en retard. Je déteste être en retard.

— Hey ! lance-t-il, l'air incrédule, avant de saisir mon poignet. D'abord, tu viens de te contredire. Je croyais que tu n'étais pas différente des autres ? Ensuite, il ne me semble pas avoir eu un comportement déplacé qui justifie ton attitude.

Bon sang ! Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui ces trois dernières années. Il ne peut pas dégringoler dans mon estime à cause d'un mot gentil mal interprété ?

— Désolée. Je ne suis pas dans mon assiette et j'ai un rendez-vous.

— Alors... c'est oublié, me répond-il avant de me lâcher. Je t'appelle dans la semaine pour te donner les comptes-rendus d'audiences. Passe de bonnes vacances.

— Merci, Luc.

Un goût amer dans la bouche, je remonte la bandoulière de mon sac sur mon épaule. Puis je me dépêche de sortir du cabinet et exhale un long soupir en arrivant sur le trottoir.

Je suis fatiguée de me battre contre moi-même. De toute évidence, mes vacances ne sont pas un luxe.

Trois semaines de congés pour espérer décompresser ! Exit les dossiers. Bonjour les vacances. Zaz, je compte sur toi !

Chapitre 2



Swann

L'Opel Adam d'Isabella est garée juste devant la porte et je m'engouffre à l'intérieur. Mon amie m'embrasse vite fait et écarquille ses yeux clairs en me détaillant de la tête aux pieds.

— Wouah ! Soit tu as des dons extralucides, soit tu es tombée sur la tête. Quoi qu'il en soit, tu es splendide. Pour une fois, nous sommes raccords.

J'examine sa tenue en diagonale. Robe en mousseline noire assortie à la couleur de ses cheveux. Pas de bijoux. Elle a fait dans la sobriété pour une fois. Étonnant.

— Si nous pouvions ne pas nous éterniser là-dessus, soupiré-je, laisse alors que la soirée n'a même pas commencé. Luc a été plus qu'étrange avec moi tout à l'heure et ça me suffit.

— Luc ? Ton collègue ? me sourit-elle en jouant des sourcils. Voilà un homme qui a du goût !

— Arrête ! Je serais... très déçue qu'il fasse partie de ces hommes dont la langue pend jusqu'à parterre dès qu'une femme

dévoile un morceau de peau. Jusqu'à ce soir, je le trouvais plutôt courtois et bien élevé. D'ailleurs, c'est à lui que j'ai confié mes dossiers pendant mon absence. Il y a des affaires sensibles et...

— Oh ! Oh ! me coupe-t-elle en appuyant son index sur mon thorax. On ne commence pas à parler boulot maintenant, mademoiselle Julien ! Nous avons bien mieux à faire.

J'acquiesce en grimaçant, consciente de devoir faire de sacrés efforts pour faire une croix sur le cabinet.

— Alors, c'est quoi le programme de ce soir ? Un restau sympa ? Un ciné ? Une pièce de théâtre ?

Elle s'apprête à m'expliquer quand, du fond de mon sac, la mélodie de *La Mama* la coupe dans son élan.

— C'est ma mère.

Je maronne tout en cherchant mon téléphone pour le faire taire.

— Ta mère ? Depuis quand tu l'as affublée de la sonnerie de Kendji Girac ?

— Depuis le début de la semaine. J'adore cette chanson, mais je ne suis pas certaine que c'est une bonne idée. Je pense que, sous peu, je vais la détester.

Je refuse l'appel et avant de changer d'avis et de la rappeler, je lui envoie un SMS lui indiquant que je vais bien. Puis je prends soin de passer mon mobile en mode silencieux et le range. Ce sera tout pour ce soir.

Maître Marie-Annick Julien voulait que je change de vie pendant quelques semaines ? Eh bien, soit ! Commençons par prendre de la distance avec elle aussi ! À mes yeux, elle représente la femme parfaite. Celle qui m'a élevée seule en menant sa carrière de front. Celle à qui je m'efforce de

ressembler. Je l'aime de tout mon cœur, mais elle a poussé le bouchon trop loin et je n'ai aucune envie de discuter avec elle pour le moment.

— J'aurais bien aimé profiter de ce coup de fil pour la remercier, ironise Isabella qui caquette encore. Sans elle, Dieu seul sait quand tu aurais appuyé sur le bouton « pause ».

J'exprime mon désaccord en soufflant par le nez.

— Ne reviens pas exprès sur un sujet qui fâche, Zaz. Ce soir, je veux de la légèreté, des rires et aussi un bon repas, j'ai l'estomac sur les talons.

— Tu m'as laissé carte blanche, n'est-ce pas ? Alors, à partir de maintenant, je ne suis plus architecte et tu n'es plus avocate.

— Où va-t-on ?

— C'est une surprise. Dépaysement assuré !

Dépaysement ? Incrédule, je la regarde remettre de l'ordre dans ses longs cheveux bouclés. Frémissement du derrière. Poitrine gonflée. Sourire taquin. Zaz est bien trop fière et bien trop mystérieuse pour un simple dîner en ville ou pour une séance au cinéma.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de m'entraîner au Moulin Rouge ? Les femmes à moitié nues, ce n'est pas ma tasse de thé.

— Les hommes non plus apparemment !

— Comment ai-je pu penser que j'allais passer un moment avec toi sans que tu remettes mon célibat sur le tapis ? On en a parlé des centaines de fois, je le vis très bien. Et je te signale que tu es seule, toi aussi !

Si sa remarque ironique était censée me faire rire, c'est raté.

— J'ai des circonstances atténuantes, comme tu dis souvent. Partager mon appartement avec mon frère n'était pas propice au développement des rencontres amoureuses. Mais depuis qu'il vit sa vie de son côté, je me rattrape. D'ailleurs, un homme est entré dans mon lit en début de semaine.

— Zaz ! Je ne veux rien connaître de tes expériences sexuelles. En revanche, j'attends toujours de savoir où tu comptes m'emmener.

La soirée n'a pas encore commencé et, déjà, j'ai envie de rentrer chez moi et de m'y enfermer à double tour. Isabella n'aborde pas souvent ce terrain-là avec moi, mais quand elle s'y met, elle ne s'arrête plus et mon état d'esprit n'est pas aux confidences libidineuses, ce soir. D'ailleurs, il l'est rarement, pour ne pas dire jamais. L'intimité est un jardin secret, c'est une question de respect.

— Je t'ai dit que c'était une surprise, ajoute-t-elle avant de démarrer. Donc, motus et bouche cousue. Je te conseille de faire pareil, la conduite en ville demande de la concentration.

Pleine d'interrogations, mais résolue à ne pas gâcher la soirée avec ma mauvaise humeur, je ne dis rien quand nous quittons le quartier. Seulement, lorsque la voiture s'engage sur le boulevard périphérique, je ne tiens plus.

— Vas-tu enfin me dire ce que tu manigances ? Qu'est-ce qui nécessite d'aller si loin ?

— Si ça peut te rassurer, nous n'allons ni au cabaret ni au restaurant.

— Alors où va-t-on ? C'est idiot de faire des cachotteries et ce n'est pas dans tes habitudes.

— Les habitudes, on s'en fiche ! rigole-t-elle, sans quitter la route des yeux. Tu es en vacances, alors comme c'est à marquer d'une pierre blanche, permets-moi de sortir un peu des rails.

— Fais plus court.

J'écrase mon sac sur mes genoux, j'ai du mal à canaliser mon agacement qui monte en flèche.

— Commence par répondre à ma question de tout à l'heure. Plus d'architecte ? Plus d'avocate ? Juste deux femmes en vacances quoi qu'il arrive ?

— Oui. Oui. Si tu veux.

— Jure-le.

Je recommence à bougonner, les cours de récré me fatiguent.

— Jure-le, insiste-t-elle avec plus de sérieux.

— Je le jure. Ça te va ?

Je hausse le ton, parce que d'après le panneau routier que nous venons de passer, nous sommes en train de nous éloigner de Paris. Et si moi je m'inquiète, elle sourit de toutes ses dents.

— Nous allons à Deauville, lâche-t-elle, fière de sa surprise. Je t'ai dit y avoir acheté un appartement, il y a quelques mois ? Eh bien, je me suis arrangée pour que les derniers travaux d'agencement soient finis à temps pour pendre la crémaillère avec toi.

— Quoi ?! m'écrié-je, sidérée. Il y a trois bonnes heures de route ! Nous aurions pu attendre demain pour y faire un saut.

— Qui te parle d'un aller-retour aussi rapide ? Je te rappelle que j'ai fait exprès de prendre mes vacances en même temps que toi et il n'est pas question d'en rater une minute. Nous allons passer trois semaines entre filles.

Les doigts crochetés à ma ceinture, je manque de m'étrangler avec ma salive. Tout compte fait, une soirée au Moulin Rouge aurait été bien mieux. Je n'ai pas de quoi me changer. Ni pour demain. Ni pour les jours à venir. Pas même de petite culotte.

— Les plaisanteries les plus courtes sont toujours les meilleures. Si c'est de cette façon que tu comptes me détendre, c'est raté. Tu sais très bien que je ne partirais jamais à l'aventure sans...

— Sans quoi ? Sans repasser chez toi pour prendre tes pantalons ? Ton agenda ? Tu sais tout comme moi que, si je ne te mets pas devant le fait accompli, tu trouveras toutes les excuses du monde pour refuser de m'accompagner. Aux dernières nouvelles, tu ne suis aucun traitement médical. Tu n'as pas de poisson rouge à nourrir ou de chien à mettre en garde. Ta boîte aux lettres supportera de ne pas être ouverte pendant quelque temps et le répondeur de ton téléphone fixe stockera les messages si besoin. Pour l'intérieur de ton frigo, il attendra. Et au pire, il n'y a pas mort d'hommes si tu dois te débarrasser de quelques yaourts périmés.

— Mais enfin...

Zaz ne me laisse pas en placer une et poursuit :

— Pour ce qui est de tes vêtements, pas d'affolement. Ta mère est passée chez toi. Elle m'a apporté le minimum pour te permettre de survivre jusqu'à demain voire après-demain. Ensuite, nous irons faire du shopping et tu vas faire chauffer ta carte bleue. Il va sans dire que je vais m'employer à te faire renouveler ta garde-robe de manière... hum... Radicale. Tu sais, elle a tout de suite approuvé mon idée. Si tu veux mon avis,

elle t'a appelée tout à l'heure pour prendre la température et vérifier que mon plan fonctionnait.

— Non ! Non et non ! Tu as perdu la tête, fais demi-tour !

Indignée, je lui empoigne le bras. Je suis l'objet d'un complot de la part des deux personnes qui comptent le plus dans ma vie ! Comment ont-elles pu me faire ça ? Quand ai-je pu penser qu'elles étaient des femmes raisonnées ? On ne peut pas partir si longtemps sans prévenir et sans rien organiser !

— Ton seul moyen de t'enfuir est de sauter en marche. Tu vas droit vers le burn-out si tu continues à t'épuiser au travail. J'éloigne juste toute possibilité que tu plonges le nez dans un quelconque dossier depuis chez toi.

— Merde !

Je jure tout en donnant un coup de pied dans le vide et bascule la tête en arrière. Il paraît que l'on n'apprend pas à un singe à faire la grimace. Si jusqu'à présent, je n'avais jamais eu l'occasion de le vérifier, maintenant, c'est chose faite. Ma mère et Isabella ont lu dans mes pensées. Évidemment que je comptais jeter un œil sur quelques affaires depuis mon appartement ! Au moins le soir, ni vue ni connue.

— Allez, ne fais pas cette tête-là ! Nous n'allons pas au bain. Mer, plage, soleil, bronzette, c'est un planning sympa, non ? Et puis, regarde sur le siège arrière, j'ai préparé des sandwiches et des rafraîchissements. L'estomac plein, tu réfléchiras mieux et je suis sûre que tu tomberas d'accord avec moi.

Vexée d'avoir été piégée, je ne réponds rien et allume l'autoradio pour mettre un terme à la conversation. Je n'ai pas faim. Je n'ai plus faim ! Non seulement je dois supporter trois

semaines de vacances forcées, mais en plus, Zaz vient de me prendre en otage et je pars sans aucune planification et presque aucun vêtement.

À l'aventure... et avec l'approbation de ma mère ! Je peux mourir tout de suite ?

Comme à son habitude, Isabella ne tient pas compte de ma contrariété. Elle continue à faire un monologue, et moi, je rumine pendant trois heures. Alors, quand elle se gare sur le parking privé d'un immeuble du bord de mer, la pression dans mes veines n'a pas diminué et je sors de la voiture en claquant la portière. J'ai horreur de me faire avoir de cette façon.

— Vous m'avez bien eue toutes les deux. Je sais que vous pensez agir pour mon bien, mais je n'ai pas l'intention de me laisser faire. Demain, je rentre en train.

Campée devant le coffre, je la laisse décharger seule les bagages entassés à l'intérieur.

— Tu as juré. Je croyais que tu étais une femme d'honneur.

— Justement ! J'ai trop de dignité pour accepter qu'on me force de la sorte !

— Très bien ! abdique-t-elle en mettant une des valises entre mes mains. Si tu n'es pas capable de passer quelques jours avec une amie, rentre chez toi demain. Je pourrais enfin dire que maître Swann Julien a essuyé le premier échec de sa vie.

L'air contrarié, elle se dirige vers l'entrée de l'immeuble et tape un code à l'interphone alors que je rouspète dans son dos.

— Sans blague ! L'amitié, c'est un échange, ce n'est pas imposer à l'autre quelque chose !

— Au fait, l'ascenseur est en panne ! poursuit-elle, sourde à mes grognements. Tu vas devoir faire l'effort de monter deux

étages à pied. C'est dans tes possibilités ou c'est aussi trop te demander ?

— Zaz ! Tout ceci est grotesque.

Je m'entête à vouloir avoir le dernier mot, mais elle ne m'écoute toujours pas et grimpe même une bonne dizaine de marches avant de me répondre.

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux au contraire. Tu ne sais pas respirer sans ton cabinet et tes dossiers. C'est dramatique.

En deux enjambées, je la rejoins sur le premier palier. Si elle voulait me faire réagir, c'est réussi !

— Je suis tout à fait capable de vivre en dehors de mon travail !

— Prouve-le !

Alors qu'elle insiste lourdement, je grogne de plus belle. Bon sang, jamais elle ne m'a autant agacée !

— Tu vois, j'ai raison, insiste-t-elle encore.

Animée par l'esprit de contradiction, je secoue la tête quand un individu surgit de l'étage au-dessus. Il passe en courant entre Zaz et moi et me projette en arrière contre le mur. Pourtant, malgré la violence de l'impact, il ne s'arrête pas et continue son chemin sans daigner s'excuser. Je l'invective :

— Espèce de brute ! Vous ne pouvez pas faire attention ?

La première seconde, je ne vois que le dos d'un T-shirt gris anthracite et une tignasse brune. La seconde suivante, l'inconnu s'arrête au milieu des escaliers en contrebas. Il se retourne et ses yeux rencontrent les miens. Durs, froids, mais aussi bleus que l'océan. Piquetés de tâches sombres et ourlés de noir. Je n'en ai jamais croisé de pareils et j'en ai la chair de poule.

— Jolie plante ! balance-t-il, alors que son regard s'abaisse sur mes mains fichées dans la chair de mes hanches.

Sa voix rauque et railleuse avive les frissons qui se diffusent sur mon épiderme, mais ça ne m'empêche pas de répliquer :

— Venimeuse surtout !

— J'adore ! Le risque est excitant.

Je ne sais pas si je suis devenue rouge d'embarras ou de colère, en tout cas, je dois être drôle, car son rire éclate et résonne dans la cage d'escalier. Seulement, avant que je n'aie eu le temps de riposter, l'inconnu a disparu.

— Quel crétin !

— Un magnifique crétin, corrige Isabella en jouant des sourcils.

— J'espère que ce genre d'individu n'est pas fréquent dans cet immeuble, sinon je sens que je vais devoir apprendre à me calmer.

— J'en conclus que tu as décidé d'accepter mon hospitalité ?

— Ça dépend. Si tu as prévu d'autres coups en douce, je repars.

— Si tu fais allusion à l'énergumène qui vient de passer comme une bombe, je n'y suis pour rien. Notre programme se résume à ce que je t'ai énuméré tout à l'heure.

— Alors, c'est d'accord.

— Super. Je savais que tu étais raisonnable.

Un sourire satisfait barrant son visage, Zaz entame la montée de l'étage suivant alors que, vexée d'abdiquer, je lève les yeux au ciel en lui emboîtant le pas.

Bon gré mal gré, bien sûr que j'accepte ! Hors de question de passer pour une timorée incapable de tenir debout sans son

travail. C'était de toute façon l'objectif que je m'étais fixé en quittant mon bureau tout à l'heure, non ?

— Je vais vous montrer, à toi et à ma mère, que vous avez tort de vous inquiéter.

— Alléluia ! s'écrit Isabella en ouvrant la porte de son appartement. Que les vacances commencent !

Oui, soupiré-je en silence. Que les vacances commencent !

Chapitre 3



Swann

Mes pouces tapent en cadence sur le clavier de mon téléphone alors que je me tortille d'énervement sur mon lit.

- 1 - Trouver le sommeil pour les nuits à venir.
- 2 - Oublier le cabinet et mes dossiers.
- 3 - Accepter les futures sorties de Zaz sans rechigner.
- 4 - Me retenir d'appeler ma mère pour lui dire ce que je pense de son comportement.
- 5 - Positiver et relativiser.
- 6 - Acheter une garde-robe de secours au plus vite.
- 7 - Ne pas oublier les boules Quies !

Très important les boules Quies quand on dort dans une chambre aux murs mal insonorisés.

J'enregistre sur mon portable mes résolutions par ordre d'importance avant de le balancer sur l'oreiller.

Il est à peine 7 heures du matin et j'ai abandonné l'idée de dormir plus longtemps. Pourtant, quand je me suis glissée sous

les draps, mon objectif principal était de faire une vraie nuit. J'espérais prouver à Isabella que mon cas n'était pas désespéré. Seulement, avec des voisins peu discrets qui ont passé une partie de la nuit à s'envoyer en l'air, impossible de profiter d'un sommeil réparateur et apaisant. Résultat : je suis aussi agacée qu'hier soir.

— Il va pourtant bien falloir que j'arrive à fermer l'œil les nuits prochaines pour éviter d'être énervée de bon matin !

Je parle encore toute seule, mais que pourrais-je faire d'autre puisqu'Isabella dort encore ?

Je m'ennuie et c'est bien la pire des sensations que je pouvais avoir à supporter. Pourtant, j'ai tenté de m'occuper. D'abord, j'ai refait un tour du propriétaire, car même si Zaz m'a fait visiter son appartement hier soir, je n'étais pas en état d'apprécier. En revanche, ce matin, j'ai pu constater qu'elle n'avait rien laissé au hasard. Son trois-pièces est tout simplement splendide et décoré avec beaucoup de goût. Bien que son coin cuisine soit petit, il accueille un mange-debout et deux tabourets. Dans son séjour, très lumineux, la fêrue de nouvelles technologies a pensé à tout pour profiter au mieux de son grand canapé en cuir. Télévision murale surdimensionnée, home cinéma haut de gamme, box internet. Rien ne manque. Quant à la salle de bains, elle n'a rien à envier à la mienne qui pourtant est un petit paradis.

D'ailleurs, tout à l'heure, j'ai testé tous les jets de massage de la douche pour me décontracter, mais sans succès. Ensuite, j'ai hésité à secouer Isabella pour la réveiller. Seulement, hormis la mettre de mauvaise humeur elle aussi, cela n'aurait rien changé à mon état. Alors, je suis retournée dans ma chambre pour

répertorier mes objectifs à tenir afin que mes trois semaines à venir ne soient pas un véritable fiasco.

— Franchement, comment ai-je pu me faire avoir de cette façon ?

Cette double trahison est indigeste et je continue à ronchonner en glissant hors des draps.

J'ouvre les volets roulants, puis la fenêtre et hume l'air iodé que je n'ai pas pris le temps d'apprécier à mon arrivée. La mer est invisible, cachée par les bâtiments en face. Pourtant elle est tout près, à quelques mètres devant moi.

Je connais bien la plage de Deauville, ses Planches, ses chiliennes et ses bars. Durant mon enfance et une partie de mon adolescence, mes parents m'emmenaient souvent ici. Ils me disaient aimer s'y ressourcer en échappant à la pression parisienne.

Mon regard se perd sur l'avenue qui longe le front de mer et mes souvenirs remontent en vrac à la surface. Nous arrivions à l'hôtel tous les trois le vendredi soir. Nous repartions le dimanche en fin de matinée. Je me rappelle mes après-midi shopping, nos parties de rigolade sur le golf miniature près du port, nos pique-niques, nos sorties en bateau, nos séances de thalasso, nos parties de bowling... Quand avons-nous cessé de passer de si bons moments ?

Inutile de réfléchir longtemps pour connaître la réponse. Cette époque était celle de mon insouciance. Avant que mon père ne quitte le navire. Avant que mes études ne deviennent ma priorité et qu'ensuite, mon travail n'accapare toute ma vie. À cause de lui, je me suis renfermée peu à peu sur moi-même. J'ai préféré rompre avec la routine familiale pour ne pas avoir à

partager ma peine. J'ai éloigné ma mère de ma vie personnelle pour ne conserver qu'une relation professionnelle où la détente n'a pas sa place. Je pensais avoir trouvé mon équilibre, mais la douleur qui s'insinue dans mes veines en silence et compresse ma gorge m'indique tout le contraire. Je ne pleure pas, mon père ne le mérite même pas et maître Julien ne pleure jamais, elle fait face, comme sa mère. En revanche, j'enrage de réaliser que cette absence paternelle a peut-être façonné ma vie.

Troublée, je referme la fenêtre et jette un œil sur ma valise ouverte au pied du lit. Quelques sous-vêtements, un pantalon, un chemisier en dentelle et une trousse de toilette limitée à une brosse à dents et à quelques produits de soins.

Ma mère a réduit mon pack de survie au strict minimum. Elle n'a même pas pensé à ma tenue de jogging !

Résolution n° 5 : positiver !

Isabella a l'habitude de faire du sport elle aussi. Elle doit bien avoir emporté de quoi courir. Nous faisons la même taille, alors au point où j'en suis, enfiler ses affaires n'est plus un problème. Je dois absolument prendre l'air.

Bien décidée à ne pas me laisser envahir par la mélancolie et le stress, je rejoins sa chambre située à l'opposé du séjour. Je laisse la porte entrebâillée de façon à éclairer un peu la pièce. Puis je commence à fouiller dans ses valises posées à même le parquet.

— Tu ne pouvais pas faire une grasse mat' ? bougonne-t-elle en remontant le drap sur ses oreilles.

— Je cherche une tenue de sport.

Je murmure comme si parler tout bas ralentissait son réveil.

— Il y a des trucs qui devraient te convenir dans l'armoire murale ! grogne-t-elle encore sans ouvrir les yeux.

Elle roule sur le côté jusqu'à me tourner le dos et je soupire d'énervement. Je la dérange ? Elle est gonflée ! C'est tout de même elle qui m'a traînée ici et elle sait très bien que je déteste lézarder dans un lit.

Sans plus attendre, j'inspecte à l'intérieur du grand placard, saisis à la volée un legging noir, un mini-débardeur assorti et une paire de baskets presque neuves. Je vérifie la semelle et grimace, à demi satisfaite, car c'est une pointure au-dessus de la mienne. Mais, déterminée à ne pas me laisser abattre pour un si petit détail, je me convaincs que tout ira bien et ressors de la pièce.

Cinq minutes plus tard, je suis prête. Une dernière fois, je saute d'un pied sur l'autre pour m'habituer à ces chaussures trop grandes, puis je quitte l'appartement.

Dehors, la fraîcheur du matin me donne le dernier coup de fouet qui me manquait. Je regarde à droite du trottoir, puis à gauche. L'avenue est déserte et le temps et l'heure sont idéaux pour courir en paix. C'est parfait !

En trottinant, je traverse le boulevard Cornuché, parallèle à la mer. Puis un peu plus loin, je pose un pied sur les célèbres Planches de Deauville et m'arrête le temps d'en évaluer la longueur.

Cette large promenade en bois longe la plage et s'étend sur plus de six cents mètres. D'un côté, elle est bordée par le sable et de l'autre par un long bâtiment au toit plat, paré de dizaine de portes bleues : les cabines de plage.

J'emplis mes poumons de l'air de la mer et me laisse bercer quelques secondes par le son du ressac. De plus en plus certaine

que ce footing va me faire un bien fou, je redémarre enfin. D'abord, mon rythme est lent, le temps de m'habituer à l'amorti de mes baskets sur le bois, puis j'adopte une cadence plus soutenue. Concentrée, le regard rivé au loin, je cours jusqu'au bar encore fermé, puis je fais demi-tour, un peu essoufflée.

Encore trois longueurs comme celles-ci et ce sera parfait !

Seulement, malgré mon entraînement, ce premier retour me paraît pénible et je réalise que, dans la précipitation, j'ai négligé un paramètre important : mon alimentation. Moi qui pense toujours à tout, je n'ai rien avalé depuis le dîner froid qu'Isabella avait prévu hier soir et je n'ai même pas une bouteille d'eau avec moi. Quelle idiote !

Je m'arrête et relève mon poulx entre mes doigts. Il est beaucoup trop rapide. Je me penche en avant et commence quelques étirements, afin de détendre mes muscles et de faire ralentir mon rythme cardiaque.

— Waouh ! Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occase d'apprécier une vue comme celle-là !

Dans mon dos, la voix me semble familière et tout à coup, je la reconnais. Je me tourne brusquement jusqu'à croiser les iris bleu clair de mon interlocuteur. C'est bien lui, l'inconnu des escaliers. Celui qui n'a aucun savoir-vivre, mais possède un regard hors du commun. D'ailleurs, il aspire encore une fois le mien et je mets plusieurs secondes à me rendre compte qu'il est vêtu d'un long short de bain et que son corps à demi nu est tout aussi exceptionnel que ses yeux. Épaules carrées. Torse glabre et sculpté juste ce qu'il faut. Peau légèrement hâlée. Il a l'allure d'un Dieu grec et j'en perds ma répartition habituelle.

— Des fesses pareilles ne devraient pas se déplacer seules de si bonne heure, ajoute-t-il en me reluquant encore. On ne sait jamais quel genre d'individu elles pourraient rencontrer.

Ses lèvres s'étirent dans un large sourire mi-arrogant, mi-moqueur. J'encaisse en serrant les dents. Quel manque de tact !

— Apparemment, personne ne vous a appris les bonnes manières.

— Mademoiselle est susceptible et à cheval sur les principes, rétorque-t-il aussi sec.

Il part d'un rire franc, alors que, les mains sur les hanches, je le considère avec suffisance. Cet homme est tout aussi imbuvable qu'il est plaisant à regarder. Il va devoir cesser très vite ses allusions déplacées.

— En effet, j'ai des principes. Par exemple, je ne discute pas avec un inconnu, qui plus est quand il n'a aucune éducation et se permet de me tutoyer. Alors, vous perdez votre temps et me faites perdre le mien.

— Hummm... venimeuse... piquante... j'adore.

D'ordinaire, je lis avec beaucoup de facilité dans les yeux des autres. Mouvements fuyants, clignements, brillance ou voile... J'aime prendre en compte toute sorte de critères pour me faire une opinion sur la personne en face de moi. Sauf que là, j'ai beau le fixer, je ne décrypte pas son regard sombre et luisant à la fois. Trop intense. Trop magnétique. Je fais volte-face pour en finir avec cette conversation qui n'a ni queue ni tête, mais alors que j'amorce un pas en avant, un rideau tombe sur mes yeux. Mes genoux mollissent et ma respiration devient difficile. Le sort s'acharne contre moi.

— Hey !

J'entends crier dans mon dos, mais je n'ai pas la force de me retourner et encore moins celle d'avancer. Mes jambes m'abandonnent. Je sens un bras s'enrouler autour de ma taille. La seconde d'après, mes pieds ne touchent plus le sol et ma bouche frôle... la peau nue de cet inconnu.

Oh ! Bon sang !

Ballotée sur son épaule, je réalise que nous pénétrons dans une cabine de plage et je me mets à gesticuler.

— Laissez-moi descendre ! Espèce de brute !

— Bien, mademoiselle !

De sa hauteur, il me lâche sur un gros pouf-coussin et, portée par un début de peur, je me relève aussitôt.

— Vous avez vraiment de drôles de manières !

— Tu as failli tomber dans les pommes ! réplique-t-il froidement. Tiens, prends ça ! Moi, c'est Milan Davis. Et toi ?

Je considère le morceau de sucre qu'il agite devant mon nez. A-t-il vraiment de bonnes intentions ou est-ce un leurre pour m'appâter et, pourquoi pas, pour me droguer ? Les affaires que je traite au cabinet m'ont souvent fait comprendre que c'était dans des situations les plus anodines que débutait le pire.

Ma résolution n° 2 a beau être d'oublier mes dossiers, je préfère ne prendre aucun risque et repousse sa main.

— Sans façon.

Je le bouscule, pressée de sortir de cette microscopique pièce où je ne me sens pas en sécurité. Seulement, quand je passe la porte en bois, il me saisit l'avant-bras. Le cœur au bord des lèvres, je croise son regard azur aussi dur que sa poigne est ferme.

— C'est moi qui manque de savoir-vivre ? J'évite que tu t'éclates la tête par terre, je te propose un remontant et tu files sans même un merci ?

La pression de son pouce sur mon poignet s'accroît et une vague de chaleur se diffuse dans mes veines, provoquant des palpitations qui m'empêchent de respirer normalement. J'ouvre et referme la bouche. Ma matière grise, qui trouve toujours une réplique cinglante à sortir, a décidé de me laisser en plan. De toute façon, ma gorge est si sèche qu'aucun son ne pourrait en sortir, alors à quoi bon essayer de parler ?

Gagnée par la panique, je tire de toutes mes forces sur mon bras jusqu'à me libérer et me mets à courir le long des Planches sans me retourner. Cet inconnu est un danger et ce n'est pas seulement à cause de son attitude suspecte. Je tremble parce qu'il a réveillé en moi une émotion qui n'a rien à voir avec de la peur. Une sorte d'excitation malsaine qui n'a pas lieu d'être.

Impossible d'accepter qu'un homme avec aussi peu de savoir-vivre puisse me faire envie ! Sinon ce n'est pas de repos dont j'ai besoin, mais d'un lavage de cerveau.

Chapitre 4



Swann

Mon entrée fracassante dans le séjour rompt l'ambiance musicale dont profitait Isabella. Elle saute du canapé et resserre vite fait la ceinture de son peignoir avant de se précipiter sur moi.

— Oh, bon sang ! Moi qui pensais que l'air marin te serait bénéfique ! Tu es plus blanche qu'un cachet d'aspirine ! Tu as rencontré un fantôme ?

Les mains sur mes cuisses, je tente de reprendre mon souffle. Milan n'est malheureusement pas une illusion et mes sens qui déraillent non plus. Ils s'octroient des droits que je ne leur accorde pas. Seulement, tant que j'aurai toute ma tête, ils n'obtiendront pas satisfaction.

— J'ai recroisé l'individu qui m'a bousculée dans les escaliers hier soir. Je confirme, il n'est vraiment pas plus fin que du gros sel.

— Raconte !

Encore un peu flageolante, je lorgne la table basse sur laquelle *Zaz* a étalé un petit-déjeuner de ministre. Je me sers une grande tasse de café et mords à pleines dents dans une tranche de brioche. Tant que mon estomac sera vide, je n'aurai pas la force de développer le sujet.

— Tu avais emporté toute cette nourriture dans tes bagages ?

— Oui, oui. On s'en fiche, Swann. Explique-moi ce qui s'est passé avec ce type.

Ignorant son impatience, j'avale ma bouchée et remplis un verre de jus d'orange.

— N'essaie pas de noyer le poisson. Raconte.

Elle m'attrape par l'épaule et m'oblige à m'asseoir en même temps qu'elle. Je soupire d'impuissance et d'énervement. D'habitude, la ténacité est un point sur lequel nous nous accordons. Grâce à sa détermination, elle a obtenu le respect de ses pairs dans un grand cabinet d'architecture, tout comme je l'ai fait avec mes confrères et consœurs. Cependant, ce matin, cette qualité menace de se transformer en défaut si chacune de nous campe sur ses positions. Alors pour éviter d'aggraver mon humeur de chien, je cède la première. Quand elle aura obtenu satisfaction, j'ai espoir de voir cette première journée de vacances sous de meilleurs auspices.

Sans entrer dans les détails, je lui explique qu'à cause d'un début de malaise, je me suis retrouvée dans une cabine. Puis j'enchaîne sur le sucre suspect proposé par Milan et sur ma fuite de peur des conséquences. Au lieu de s'affoler, elle éclate de rire.

— Un détraqué opère sur la plage de Deauville, raille-t-elle. Bon sang ! Tu aurais pu faire les gros titres des journaux.

— Je suis très sérieuse.

— C'est bien ce qui m'inquiète, poursuit-elle, toujours moqueuse. Je savais que tes dossiers te montaient à la tête, mais je ne pensais pas que tu en étais arrivée à ce stade-là. La suspicion est utile de nos jours, mais il ne faut pas exagérer non plus. Les vrais dérangés agissent en catimini, tu devrais le savoir avec tous ceux que tu croises au tribunal. Et puis, réfléchis deux minutes. Ce mec ne prendrait pas le risque de te droguer ou je ne sais quoi aujourd'hui, alors que je pourrais le soupçonner. Vois la réalité en face, tu t'es fait draguer, c'est tout.

Son sourire grimpe jusqu'à ses oreilles alors que je fais la moue. Je ne suis pas débile, je sais qu'elle est dans le vrai. Seulement, cette vérité-là, je n'en veux pas. Pour le moment, la seule qui m'intéresse est la recherche de celle qui rôde dans les salles d'audience. En dehors, elle n'a aucun intérêt, parce que la vérité des sentiments implique droiture, fidélité, respect d'autrui et tout un tas d'autres valeurs que personne ne possède. La preuve, même ma meilleure amie et ma mère ont préféré me piéger plutôt que d'être honnête avec moi. Je le tolère dans mon cercle familial et amical parce que je n'ai pas le choix. Je ne l'accepterai jamais d'un homme. La vie est ainsi, je me suis fait une raison depuis longtemps et je ne compte pas changer d'avis à cause de quelques frissons ressentis contre mon gré avec un individu pareil.

— Eh bien, si ce type a cru me faire craquer de cette façon, il devra repasser quand il aura suivi quelques cours de bonne conduite. Milan est un grossier personnage. C'est la seconde fois que je tombe sur lui en moins de douze heures et c'est deux fois de trop. Maintenant, si tu veux bien, je vais prendre une douche.

Je quitte ma place, pressée de clore la discussion. Cependant, Zaz ne semble pas disposée à laisser tomber puisqu'elle me suit et se met même en travers de la porte de la salle de bains quand j'entreprends de l'ouvrir.

— Il n'est pas si mal élevé que ça, puisqu'il a pris le temps de te donner son prénom.

— Tu ne vas quand même pas prendre la défense d'un inconnu ? Il ne passera pas pour le sauveur qui m'a évité de m'évanouir au beau milieu des Planches. Il m'a emmenée contre mon gré dans une cabine de plage, Zaz !

— Il ne t'y a pas enfermée à double tour ?

— Tu ne comprends pas ou tu le fais exprès ?

— Ce que je comprends, c'est que c'est un beau mec. Alors, si le reste est proportionnel à ce que j'ai vu, moi je signe tout de suite pour quelques heures en sa compagnie.

— Si ça te chante, ne te gêne surtout pas ! Moi les aventures d'un soir, ce n'est pas mon truc.

— Les aventures tout court, tu veux dire !

— C'est reparti mon kiki ! Sérieusement, oublie-moi avec ça.

Je la pousse avec plus de fermeté et réussis à ouvrir la porte. Cependant, Isabella ne manque pas de réflexes et elle pénètre dans la salle de bains avant que j'aie le temps de m'y enfermer.

— Justement, parlons de kiki. De quand date la dernière fois où ce petit animal sans défense est venu se frotter à toi pour quelques câlins ?

Je frôle l'étranglement. Si les vacances me portent sur les nerfs, elles donnent des ailes à mon amie qui n'a jamais été aussi directe.

— Zaz, tu es ridicule ! On ne va pas parler de mon célibat tous les jours, si ? Tu oublies assez vite Arthur et Mathias.

La simple évocation de ces deux prénoms me donne la nausée. Entre un médecin-urgentiste qui s'inventait des gardes pour se taper les infirmières et un expert-comptable qui avait omis de m'informer être marié, j'ai eu ma dose. Sans parler de l'avocat d'un cabinet concurrent qui me tournait autour dans l'espoir d'avoir des informations sur un dossier. Du faux steward qui, en réalité, passait des jours et des nuits à jouer au poker enfermé dans son appartement... Tous avaient un physique avantageux. Tous ont ramé des semaines voire des mois avant de me faire céder et pourtant, au bout du compte, tous mentaient comme des arracheurs de dents.

— Oh, non ! Je ne les oublie pas. Mais ça remonte à un sacré bout de temps, maintenant. Ça fait quoi ? Un peu plus d'un an pour le dernier ?

— Je trouve que ça ne fait pas encore assez longtemps. Ces imbéciles ne font plus partie de ma vie et n'auraient jamais dû y entrer. Je me suis fait avoir alors que j'avais pris le temps de les connaître, du moins c'est ce que je croyais. Alors, n'importe pas une seconde que je vais m'envoyer en l'air avec le premier venu.

— Tu sais quand même qu'à notre âge, ou plutôt à notre époque, coucher pour le plaisir, sans rien attendre en retour, n'a rien d'extraordinaire ?

— Eh bien ! Je ne suis pas ordinaire. Maintenant, si tu pouvais me laisser prendre une douche, ce serait appréciable. J'ai très mal dormi à cause de ton voisin qui manque de savoir-vivre lui aussi, alors entre ma nuit chaotique et ce début de matinée pour le moins dérangeant, c'est trop te demander que

d'avoir deux minutes de tranquillité ? Je te rappelle qu'une grosse journée de shopping nous attend.

Devant mes sourcils froncés à leur maximum, Isabella lève les mains en signe de reddition. Puis elle quitte la pièce sans rétorquer et c'est tant mieux. J'étais à deux doigts de revenir sur ma décision en prenant le premier train pour rentrer à Paris.

Quand je suis de retour dans le séjour, je suis habillée de la seule tenue en ma possession : pantalon et chemisier en dentelle. La pression dans mes veines a bien diminué, puisque je crache un rire moqueur en constatant qu'Isabella, prête aussi, est scotchée à l'écran de son téléphone.

— Fais ce que je dis, pas ce que je fais. Je croyais que l'on devait se déconnecter du boulot, non ?

— Figure-toi que je converse avec ta mère, puisque tu ne le fais pas. Elle s'inquiète.

Je lève les yeux en l'air. Ce matin, ma mère m'a laissé une bonne dizaine de SMS auxquels je me suis bien gardée de répondre pour ne pas avoir à supporter un énième sermon sur l'importance de prendre du recul sur son travail.

— Je te rappelle que, non contente de me mettre au pied du mur avec ces vacances, elle a aussi manigancé avec toi pour que je vienne ici. Alors, je l'adore, mais là, elle va attendre mon bon vouloir avant d'entendre le son de ma voix. Elle voulait que je fasse un break ? C'est ce que je fais.

— Je n'ai pas l'intention de jouer les intermédiaires pendant trois semaines.

— Vous m’avez entraînée contre mon gré. Trois mots devraient suffire à la contenter pour le moment : je-vas-bien ! Quant à toi, sois contente que je ne te fasse pas la tête aussi.

Je la défie du regard, l’air à la fois triomphant et sévère.

— Très bien, très bien, conclut-elle en secouant la tête avant de replonger le nez dans son écran. Je vais lui répondre.

Elle reprend ses échanges de textos et je vérifie les miens dans l’espoir de me calmer un peu. Je ne sais pas pour quelle raison Zaz s’évertue à m’énervé autant, mais je ne vais pas supporter ça très longtemps. D’habitude, elle est plus sérieuse, moins extravertie. D’habitude, elle ne me tient pas tête. D’habitude, elle ne m’énervé pas. D’habitude, nous ne sommes pas en vacances...

[J’ai pensé que nous pourrions fêter tes vacances en dînant tous les deux, ce soir. Premier jour de congé, premier repas sans parler « dossiers », je te le promets. Qu’en penses-tu ?]

Lm ?

Bouche bée, je mets quelques secondes à analyser ce que je lis. Lui et moi avons souvent déjeuné ensemble dans le cadre du travail. Il n’y a jamais eu de dérive et je ne lui ai jamais laissé croire à la plus petite ouverture avec moi. Qu’est-ce qui lui prend lui aussi ?

[Je te remercie pour ton invitation, mais je ne suis pas à Paris. Comme convenu, je t'appelle dans la semaine pour faire le point sur les affaires en cours.

Bon week-end.]

— Tu as changé d'avis pour ta mère ? me demande Zaz, le nez par-dessus mon épaule.

— Non, j'échangeais avec Luc.

Contrariée, je fourre mon téléphone dans ma poche.

— Encore lui ! Ne me dis pas que tu étais déjà en train de parler boulot ?

— Figure-toi que je déclinais son invitation à dîner. Quand je te disais qu'il était bizarre hier !

— Ton collègue est atteint de la même maladie que ce Milan, se moque-t-elle. Ma pauvre Swann, deux hommes te courtisent en même temps. C'est vraiment horrible.

— Alors là ! Je suis d'accord avec toi. Parce que si le premier est un inconnu que je ne croiserai peut-être plus, l'autre est mon confrère et c'est plus problématique.

— Tu attires les foules, c'est plutôt une bonne chose, non ? Zaz me fatigue.

— Arrête de saisir toutes les occasions pour te ficher de moi ! Je veux bien m'efforcer de faire un break avec mon travail, mais il ne faut pas exagérer non plus. Tu ne me facilites pas la tâche. On y va ?

J'attrape à la volée mon sac posé au pied du canapé. Mon geste est brusque. La bandoulière cogne contre mon verre de jus d'orange resté sur la table. Il bascule et une partie du liquide éclabousse sur moi.

— Oh, Seigneur !

Je considère mon chino avec désolation. Impossible de sortir faire les magasins comme ça et je n'ai rien d'autre à me mettre.

— Aïe, c'est la merde.

Je sens qu'elle se force à ne pas rire et c'est ce qu'elle a de mieux à faire, parce que je suis au bord de l'explosion.

— Bon sang, Zaz ! Si tu avais rangé le bazar sur la table, rien ne serait arrivé.

— Hey ! Le maître mot des vacances, c'est « pas de prises de tête ». Alors, je vais te prêter une tenue et on n'en parle plus. Tu as de la chance qu'on fasse la même taille.

De la chance ? Elle adore les tenues colorées et, compte tenu de ce que j'ai aperçu dans ses valises, je crains le pire. J'abaisse encore une fois mon regard sur les tâches dispersées un peu partout sur la toile claire de mon pantalon et fais la grimace. Impossible de remettre ma tenue d'hier. Deux jours de suite, ce n'est pas envisageable. Surtout pour sortir.

Décidément, je n'ai le choix de rien ici. Ça ne peut pas durer, je ne tiendrai pas trois semaines à me faire mener à la baguette.

Cinq minutes plus tard, je suis en culotte dans la chambre d'Isabella et, contre toute attente, la robe fluide bleu clair qu'elle me propose n'est pas mal. Enfin presque. Si la couleur et la coupe me conviennent, en revanche, les mini bretelles me posent un problème.

— Tu n'as pas moins décolleté ?

— Un soutien-gorge sous une robe comme ça, c'est moche. Tu devrais essayer sans. Quand il fait chaud, on est bien mieux. Et puis, tu ne fais pas du 90 D.

— Quel est le rapport ? Une petite poitrine ne donne pas plus le droit de l'exhiber qu'une opulente.

— Tes histoires de droit me fatiguent. C'est soit ça, avec soutif si tu veux être ridicule, soit ma robe orange à fleurs vertes, ou encore celle à paillettes que je réserve pour les soirées. Je n'ai pas plus discret à te proposer. Je t'aurais bien dit de prendre ma tenue de sport, mais il se trouve qu'elle pue un peu la transpiration.

Dans un soupir agacé, je lui prends la robe des mains et pars m'enfermer dans la salle de bains. Après tout, ce n'est qu'une question d'heure avant que je retrouve un minimum de dignité avec mes propres vêtements.

Chapitre 5



Swann

Zaz éteint le contact et je me tourne vers elle, un sourire satisfait au coin des lèvres.

— Verdict ?

— Demande à faire ses preuves. Tu n'as pas été très coopérative.

Elle boude et j'ai presque envie d'en rire. Je sors de la voiture la première et récupère mes achats dans le coffre en jubilant en silence. Elle et ma mère ont voulu me piéger en mettant le strict minimum dans ma valise dans l'espoir que je renouvelle ma garde-robe. Croire que j'allais m'incliner était mal me connaître. J'aime mon style vestimentaire et je ne compte pas en changer pour leurs beaux yeux. Aujourd'hui, Isabella n'a pas eu le dernier mot. Certes, j'ai investi dans plusieurs paires de chaussures et j'ai aussi craqué pour deux robes droites, mais elles n'ont rien à voir avec toutes ses tenues extravagantes. J'ai aussi trouvé deux tenues de sport, quelques accessoires et un

maillot de bain. Mais surtout, j'ai acheté plusieurs leggings et de jolies tuniques qui feront l'affaire à défaut de tailleurs-pantalons. Je veux bien accepter de rester ici, parce que j'admets avoir besoin de repos et parce que je refuse d'être cantonnée aux affaires civiles si je rentre. Seulement, je n'ai pas l'intention de me trimballer dans les rues en tenue légère. Un après-midi dans sa robe bleue trop décolletée et sans soutien-gorge me suffit.

— Je ne m'avoue pas vaincue, se défend-elle en passant devant moi. En attendant, tu veux faire quoi ce soir ? Casino, night-club, ciné ?

— Soirée ciné dans ton salon.

— Tu ne veux vraiment pas sortir ?

— Tu as investi dans un matériel high-tech. Autant s'en servir, non ?

La brosse dans le sens du poil, en général, ça fonctionne.

— Certaine ? Tu vas être capable d'apprécier un bon film sans bougonner parce que tu n'as pas un dossier à potasser en même temps ?

— Je n'ai pas pensé au cabinet de la journée, tu devrais être contente.

Je ne mens pas. Un déjeuner en terrasse, quelques courses alimentaires et un écumage de boutiques de vêtements m'ont fait oublier mon travail. Je peux même dire que j'ai passé une bonne journée.

— Je suis ravie que tu fasses une vraie pause, admet-elle en tapant son code d'entrée. Alors, va pour la soirée télé. Netflix est mon ami, ses propositions sont toujours extraordinaires.

Alors qu'elle pousse la porte du hall, les premières notes de *La Mama* s'élèvent du fond de mon sac. L'appel de ma mère

tombe plutôt bien. J'ai récupéré ma bonne humeur, je vais pouvoir lui répondre sans m'énerver et, du même coup, mettre fin à son harcèlement téléphonique.

— Oui, maman ?

— Bonjour, ma chérie. Comment se passe ce début de vacances ?

— Tu n'ignores pas que je suis à Deauville. D'ailleurs, je ne te remercie pas pour l'aide que tu as apportée à Zaz.

Mon ton est plus sec que je ne l'aurais voulu.

— Tu es en colère ?

— Qui ne le serait pas ? Non seulement tu m'imposes ces congés, mais tu complotes avec ma meilleure amie pour m'éloigner de chez moi.

— Ma chérie, il faut quelquefois savoir prendre du recul sur sa vie.

Je me fige en bas des marches. Là, elle m'agace.

— Tu me donnes des conseils que tu n'appliques pas toi-même, maman. Tu ne quittes jamais ton bureau, toi non plus. Tu travailles six jours sur sept et tu n'as pas pris de vacances depuis une bonne dizaine d'années. Alors, excuse-moi, mais je n'en suis pas à ton stade. J'ai des activités sportives et je vois Zaz tous les week-ends. Je n'ai pas un besoin vital de quitter mon chez moi pour prendre je ne sais trop quel recul pour je ne sais trop quelle raison.

Un silence s'installe. Je crains d'y être allée un peu fort quand je l'entends soupirer, puis répondre :

— Swann, je refuse que tu mettes tout en œuvre pour me ressembler parce que tu penses que je suis un exemple à suivre. Avoir de l'ambition ne signifie pas s'oublier. Avant tout, je veux

que tu inventes ta propre vie, parce que tu auras fait des expériences et que tu auras eu le choix.

— Parce que tu penses que j'ai le choix aujourd'hui ? Honnêtement, maman. Je ne comprends rien à tout ce que tu m'expliques. Tu aimes ton travail. Tu as réussi...

— Je ne te demande pas de comprendre, mais de me faire confiance comme tu l'as toujours fait. Trois semaines, ce n'est pas le bout du monde. Ensuite, nous rediscuterons. Pour le moment, je ne veux plus en entendre parler.

Je lambine dans les escaliers, non pas par manque d'entraînements sportifs, mais parce que ma mère me désespère. Cette conversation, nous l'avons eue des dizaines de fois. Pour une raison qu'elle refuse de m'expliquer, elle déteste l'idée que j'aspire à lui ressembler et je hais celle de ne pas pouvoir le faire à ma guise.

— Si ça peut te rassurer, je vais très bien. Je rentre d'un après-midi à faire les boutiques et j'envisage d'aller passer mon dimanche à la plage.

— C'est une excellente nouvelle, poursuit ma mère dont je peux deviner le large sourire au simple ton de sa voix.

Comme je suis étonnée !

— Tout ça pour te dire qu'il n'était pas nécessaire de mettre au point un plan pareil. Je ne suis plus une enfant. Je suis contente de passer du temps avec Zaz, mais j'aurais aimé ne pas y être contrainte.

— Ma chérie, ne sois pas de mauvaise foi. Si elle et moi ne t'avions pas mise devant le fait accompli, tu n'aurais pas décroché et tu en as besoin, comme tout le monde.

— Décrocher, comme tu dis, n'implique pas l'éloignement forcé. J'aurais pu choisir moi-même d'accompagner Zaz.

— Tu sais pertinemment que non, réplique-t-elle, plus tranchante tout à coup. Tu aurais trouvé toutes les excuses du monde pour retourner au cabinet. Si tu veux être performante et efficace au travail, tu dois aussi penser à t'aménager des moments de repos. L'air de la mer pendant trois semaines te fera le plus grand bien. Et puis, tu fais aussi plaisir à Isabella, et ce n'est pas à négliger.

— Une semaine aurait été parfaite. J'aurais profité des deux autres pour rafraîchir un peu mon appartement. Il y a longtemps que j'envisage de repeindre l'entrée.

— Je traîne un dossier devant la Cour de cassation qui mériterait de s'y pencher très sérieusement. Droits de succession et paiement de frais hospitaliers de la défunte. Dix ans de procédure. En plus des affaires civiles laissées en suspens, bien sûr. Ne me parle pas de chantage, je sais et j'assume.

Un long soupir énervé s'échappe de mes lèvres alors que j'arrive sur le palier où Zaz m'attend en textotant. J'ai compris. Inutile d'insister, je ne connais personne de plus tenace que ma mère. Je n'obtiendrais pas gain de cause avec elle.

— D'accord, trois semaines.

— Sage décision.

Je souffle par le nez. Ce n'est pas une décision, du moins pas la mienne. Je veux garder mes avantages au travail et choisir mes dossiers. Ma mère s'est faite juge et si je ne veux pas d'une sentence plus lourde que ces congés, je suis bien obligée

d'accepter. En revanche, j'ai encore le choix de clore cette discussion pénible.

— Bon, je te laisse. Mademoiselle Van Grief m'attend. Je t'appelle dans la semaine... si j'y pense.

— Si tu y penses ?

— Disons que, dans la mesure où tu me forces à prendre du recul sur mon activité professionnelle, je t'inclus dans les personnes avec lesquelles je dois réduire la communication.

À l'autre bout du fil, ma mère reste muette pendant plusieurs secondes et, si d'un côté, je regrette d'avoir été aussi cassante, de l'autre, je me félicite de lui avoir coupé toute répartie. Un miracle !

— C'est de bonne guerre, finit-elle par me répondre, l'air amusé. Repose-toi bien, ma chérie.

Quand je raccroche, Isabella sort le nez de son écran.

— Plage demain ! C'est bien ce que tu as dit à ta mère ? s'étonne-t-elle tout en fouillant dans son sac. Je n'envisageais pas de te le proposer si vite, mais c'est une excellente idée.

La porte du hall claque deux étages plus bas. Des pas résonnent dans la cage d'escalier et Zaz se met à grimacer :

— Mouais, j'admets que, question isolation phonique, il y a de gros progrès à faire ici.

— Tu n'auras qu'à faire une proposition au syndic de copropriété, on ne sait jamais tu...

Je me tais brusquement, car des voix sourdes parviennent à mes tympans et, à mesure qu'elles se rapprochent, je suis certaine de reconnaître l'une d'entre elles. Milan !

Je meurs d'envie de plonger mes mains dans le cabas de Zaz pour qu'elle sorte ses clés plus vite, mais... trop tard. Milan fait

son apparition sur le palier accompagné d'un autre homme au look presque similaire. Proche de la trentaine, brun aux yeux noirs, il porte un T-shirt moulant sous lequel je devine sans difficulté une musculature bien dessinée. Bref, il ne manque pas d'atouts séduction, lui non plus.

— Salut ! lance-t-il en passant devant nous.

— Bonjour.

La paire de clés en apesanteur devant la poignée de la porte, Isabella est la première à répondre tout en matant son interlocuteur qui sourit, l'air satisfait d'attirer l'attention.

— Le hasard a déjà fait des siennes aujourd'hui, précise Milan en me dévisageant. J'ai rencontré cette jolie demoiselle.

Son index frôle intentionnellement mon bras, puis il me fait un clin d'œil avant de se planter devant la porte voisine de la nôtre.

Oh ! Noon !

— Vous... vous habitez là ?

Interloquée, j'en bégaie et, bien sûr, Isabella se moque ouvertement de moi en gloussant. Je devrais m'énerver. Seulement, Milan revient sur ses pas et son souffle chaud qui effleure la base de mon cou prend soudain une importance capitale. Des frissons s'immiscent au creux de mes reins et, du coup, je préfère bloquer ma respiration pour ne pas trembler.

— Nous avons loué ce logement pour quelques semaines, murmure-t-il à mon oreille. C'est un signe, tu ne crois pas ?

— Puisque nous sommes voisins, des présentations s'imposent, intervient son ami. Moi c'est Karl et lui c'est Milan.

— Isabella. Je viens d'acquérir cet appartement comme résidence secondaire et j'ai invité mon amie Swann à passer quelques jours avec moi.

Apparemment sous le charme, elle lui offre un large sourire avant de m'encourager à répondre par un geste du menton. Sauf que moi, je suis pressée d'en finir. Discuter sur ce palier avec deux inconnus est tout bonnement ridicule.

Sans attendre, j'empoigne les sacs posés à mes pieds, espérant qu'elle comprenne, mais elle met un temps infini à tourner la clé dans la serrure et, cette fois, je m'énerve.

— Tu t'actives ? On ne va pas rester plantées là !

— Toujours aussi mordante, ironise Milan alors qu'Isabella ouvre enfin la porte. Décidément, j'adore !

J'en ai assez entendu. Je passe devant mon amie et m'engouffre à l'intérieur pour m'éloigner de ce délire embarrassant. Si elle veut continuer à discuter avec ces deux énergumènes, grand bien lui fasse. Moi, ce n'est pas dans mes projets.

Je pose en catastrophe mes achats dans ma chambre et pars mettre la machine à café sous tension, bien décidée à ne pas participer à la conversation qui se poursuit derrière la porte. Au bout de quelques minutes, Zaz refait son apparition.

— Tu as vraiment un souci avec les mecs, grogne-t-elle depuis le séjour alors que je cherche quelque chose à grignoter pour apaiser mon stress.

Un bout de brioche à la main, je referme le placard bruyamment. Elle est contrariée ? Moi aussi. Après tout, qui m'a forcée à venir jusqu'ici ?

— Je t'ai dit que je n'étais pas en vacances pour écarter les jambes à tout-va.

— Qui t'a parlé de ça ? On faisait juste connaissance. On n'est pas des sauvages quand même !

La bouche pleine, je souffle par le nez. Puis je me sers un café avant de la rejoindre. Au milieu du séjour, elle est encore collée à son téléphone.

— Zaz ! L'un des deux s'est envoyé en l'air une bonne partie de la nuit et apparemment, la discrétion n'est pas son point fort, raison de l'achat de mes boules Quies tout à l'heure. Alors, tu crois vraiment qu'ils sont du genre à vouloir faire connaissance sans aucune arrière-pensée ?

— Et alors ?

Et alors ? Non, mais je rêve !

— Tu serais prête à accepter une proposition indécente avec l'un de ces deux individus ?

— Why not ? Il n'y a pas de mal à se faire du bien. Reconnais qu'ils sont mignons ?

— Mouais.

— Plus de mauvaise foi que toi, tu meurs ! D'ailleurs, si tu n'étais pas troublée par ce Milan, tu n'aurais pas pris la poudre d'escampette. Maître Julien, la reine des plaidoiries, décontenancée par un bel inconnu...

— Arrête ça, Zaz ! Je ne veux pas coucher avec cet homme. Ni avec un autre pour le moment. Zut à la fin !

— Pour quelqu'un qui ne veut pas en entendre parler, je trouve que tu insistes beaucoup sur le sujet, mais peu importe. Si tu as l'intention de conserver ta ceinture de chasteté, c'est ton problème. Moi, en tout cas, si l'occasion se présente, je te

préviens que je ne me ferai pas prier. Après tout, ils ne sont mes voisins que pour un temps limité. Autant en profiter.

Fatiguée de me justifier, je me laisse tomber sur le canapé.

— Je vais chercher le reste des affaires dans la voiture, souffle-t-elle en regagnant l'entrée. Je suppose que tu ne viens pas avec moi ? On ne sait jamais, si un homme te sautait dessus dans la cage d'escalier.

Je la connais par cœur et je sais qu'elle essaie de me faire réagir, mais trop, c'est trop. Agacée, je serre les dents, fixant un point imaginaire en face de moi.

Du calme Swann, tu dois faire des efforts.

Devant mon absence de réponse, elle grogne des paroles inintelligibles, puis claque la porte derrière elle.

Seigneur ! La journée était bien trop facile pour qu'il n'y ait pas un couac quelque part. Je savais que je ne serais pas de bonne compagnie. Il faut que je me détende. Que je fasse le vide dans ma tête et ne pourrisse pas ces congés par manque de sociabilité. Après tout, des individus comme Karl et Milan, j'en croise tous les jours au cabinet et je n'ai aucun problème pour maintenir la distance avec eux.

Je suis en pleine réflexion, quand on frappe à l'entrée. Je saute sur mes pieds et traverse le salon.

— C'est malin ! À force de vouloir à tout prix me fourrer dans le lit de ton voisin, tu en as oublié tes clés. Tu mériterais que je te laisse dehors.

J'ouvre en grand et fais un pas en arrière, sous le choc.

— Je sais pas si je suis le voisin concerné, mais j'accepte sans hésiter.